

tort. Tous les messieurs sont aussi de cet avis. Mais c'est l'occasion qui manque pour se réunir.

Nous ne demandons pas mieux qu'à rendre au sexe aimable tous les hommages qui lui sont dus. Bien que les messieurs ne visitent pas les dames aussi intimement qu'ils devraient le faire, ils ne les apprécient pas moins cependant.

Les femmes qui ont beaucoup de tact, les femmes qui ne se contentent jamais de l'ombre, et veulent la proie toute palpitante, savent très bien où sont les applaudissements qui comptent et la vraie admiration. Si elles veulent savoir où elles en sont de leur beauté et de leur puissance, elles ne se fient ni aux mensonges intéressés de leurs amis, ni à la politesse perfide des salons; mais elles croient à l'effet qu'elles font par l'admiration qui involontairement s'exprime en leur compagnie.

Oui, l'admiration réelle que suscite la femme lui donne le droit de croire que tous les triomphes lui sont offerts, que tous les orgueils lui sont permis; pareille à une Immortelle qui marcherait sur la terre, elle traverse la vie parmi le murmure extasié des agenouillements; mais pour cela cependant il lui faut une occasion de paraître et de briller. Ce sont les soirées qui la lui donnent.

FERNAND.

L'ART D'ÊTRE BELLE.

Il est assez curieux, et peut-être plus instructif que cela ne le paraît au premier abord, d'avoir un historique complet des artifices, des inventions, des ruses employés dans tous les temps et dans tous les pays pour arriver à la solution de ce problème: Paraître plus beau, et surtout plus belle qu'on est.

Il y aurait, non pas un article à faire, mais de gros volumes à écrire, sur la manière dont la manière a été comprise chez tous les peuples depuis les époques primitives.

Nous admirons les yeux longs et droits; les Chinois les préfèrent presque ronds et relevés.

Nous vantons les petites bouches: les Ethiopiens n'aiment que les bouches énormes.

Les jolies oreilles, pour nous, sont les oreilles petites, transparentes et délicates. En Egypte, elles doivent avoir trois pouces de longueur pour être trouvées charmantes.

Nous sommes en admiration devant les chevelures longues et soyeuses; les Japonaises coupent les leurs aussi court que possible par coquetterie.

Et que d'autres costumes étranges, si l'on jette un coup d'œil sur certains coins du monde!

Les Péruviens se suspendent au nez des anneaux tellement massifs et pesants, qu'il est difficile de comprendre comment les cartillages du nez n'en sont pas déchirés. La nature de l'ornement varie suivant l'importance du personnage qui s'en pare; souvent il est en or ou en argent, quelquefois en pierre ou en cristal grossier; les plus pauvres vont jusqu'à s'accrocher ainsi au nez des fragments de poteries informes; cet étrange appendice les oblige à les soulever d'une main pendant que l'autre porte les aliments à la bouche. Et ainsi d'une grande partie des peuplades de l'Amérique ou Sud.

Dans l'Indo-Chine, la mode des boucles d'oreilles à des proportions non moins excessives; il n'est pas rare de voir les oreilles des belles dames du pays arriver à caresser leurs épaules, tant la chair en a été distendue par les poids dont elles les surchargent. La seule supériorité de cette mode-ci sur l'autre, c'est qu'elle est moins gênante pour se mouvoir.

Dans l'Amérique du Nord, c'est le tatouage qui est en vogue; le bleu, le rouge, le noir se mêlent de la façon la plus bizarre, formant des cercles, des étoiles, des triangles s'épanouissent à l'envie; le

visage est un grimoire. Pour rendre cette affreuse peinture indélébile, les épingles trouent impitoyablement la chair, nul supplice ne coûte à ces malheureuses pour arriver à ce résultat envié: avoir l'air terrible et effrayant. Le tatouage est aussi fort en usage au Groenland.

Dans certaines provinces de la Perse, le nez aquilin n'appartient qu'au pauvre peuple, les classes élevées prenant le soin de faire écraser convenablement celui de leurs enfants dès le bas âge.

Au Japon, les femmes dorent leurs dents et, dans l'Inde, elles les teignent en rouge.

Nous savons par quelles tortures passent les Chinoises pour obtenir un pied d'une petitesse excessive, vrai pied de chèvre sur lequel elle ne peut se soutenir au-delà de quelques minutes.

Ces mêmes Chinoises se privent de manger pour se conserver maigres, ce qui est reconnu charmant, tandis que les Turques s'étouffent pour engraisser.

Ainsi, de tous côtés, monstruosité, folie, cruauté, sous le seul prétexte d'augmenter la beauté.

Si du corps on passe au costume, on n'observe pas moins une grande variété dans les goûts; le distinctif des costumes parcourt toutes les gammes de l'étranger, du bizarre, atteint les limites les plus reculées de l'extravagant.

Effaçons-nous devant ceux de notre époque, la crainte de froisser l'épiderme, toujours délicate, de nos belles lectrices, en semblable matière, nous oblige au mutisme.

Et cependant que n'y aurait-il pas à dire?

Bornons-nous à citer—comme plus haut—ce que les voyageurs et les historiens nous en ont rapporté.

La coiffure ordinaire des femmes de Pékin n'est un oiseau empaillé. L'oiseau est monté sur or ou sur cuivre, selon la richesse de la belle; il est disposé de façon que les ailes tombent sur chaque tempe, la queue large et couverte se termine par une touffe de plumes, le bec abaissé sur le nez et un ressort placé dans le cou de l'oiseau le rend mobile au point qu'au moindre mouvement il s'agit comme s'il avait encore vie.

Cette singulière coiffure a cependant une certaine grâce, mais voici qui n'est que grotesque; les femmes du Japon intérieur portent sur la tête un petit bateau long au moins d'un pied, qu'elles fixent dans leur chevelure à force de cire; elles ne peuvent ni s'asseoir, ni se baisser sans tenir le cou roide par respect pour l'édifice naval. Lorsqu'il s'agit de se décoiffer, elles passent plus d'une heure, seulement pour fondre cet amas de cire qui colle et maintient le bateau. Ajoutons toutefois que ces emblèmes nautiques ne s'échafaudent sur leurs têtes qu'à certain jour de fête.

Que conclure de ces contradictions? que chacun croit ses costumes excellentes, ses usages charmants.

Il est bon de remarquer du reste, et pour la gouverne des coquettes futures, que les usages les plus singuliers ont toujours eu pour origine le besoin de dissimuler quelques difformités physiques.

Notons en quelques-unes en passant:

Ces affreux et ridicules souliers connus sous le nom de poulaines, terminés en pointe, ayant parfois deux pieds de longueur, furent inventés au moyen âge par Henri, duc d'Anjou, pour cacher une excroissance énorme qu'il avait à un pied.

Charles VIII substitua les longues robes flottantes aux habits courts, à cause de ses jambes mal faites.

François 1er, blessé à la bataille de Pavie, coupa ses cheveux et sa barbe, et les barbes de France et d'Angleterre disparurent à l'envi. Henri VIII, ayant imité son royal voisin, fit grand scandale parmi ses sujets Bretons. Ils témoignèrent leur mécontentement au roi de telle sorte que celui-ci dit un jour: "qu'ils avaient l'air de tenir plus à leur barbe qu'à leur tête." Plaisanterie d'un sens

fort clair dans la bouche d'un roi qui n'était pas économe des têtes de ses sujets.

Louis le Grand, qui avait des loupes sur la tête, se contenta d'obliger ses courtisans à écraser leurs épaules sous d'énormes et coûteuses perruques.

Une belle dame de la cour d'Edouard VI d'Angleterre inventa les mouches pour couvrir une petite verrue qui faisait tache sur une de ces blanches épaules. Les paniers ne virent le jour que parce que certaine infante d'Espagne avait une hanche beaucoup plus grosse que l'autre, et pendant cinquante ans, les plus jeunes et les plus charmantes femmes de l'Europe furent contraintes de cacher la nuance de leurs cheveux sous une épaisse couche de farine parfumée parce que le duc de Richelieu ne voulait pas laisser voir ses cheveux grisonnants.

Malheureusement les fantaisies de ce genre prennent parfois les proportions de calamités historiques; ainsi Louis VII le Jeune, ayant coupé ses cheveux et sa barbe à la suite d'une maladie de Peau, devint si déplaisant à sa femme Eléonore de Guicenne, qu'elle voulut à toute force divorcer. En quittant Louis VII, elle reprit le Poitou et la Guienne, qui faisaient partie de son domaine, et les porta ensuite à l'Angleterre par son mariage avec le duc d'Anjou (Henri II). Ce caprice d'une princesse amoureuse des belles barbes, valut à la France trois siècles de guerre et lui coûta trois millions d'hommes. Jamais plus petite cause ne produisit plus terrible effet.

Une seule jolie mode a surgi de cette nécessité de dissimuler une imperfection et pour cela elle mérite une mention spéciale, c'est celle du mouchoir garni de dentelles inventé par l'impératrice Joséphine.

Joséphine avait de vilaines dents,—aujourd'hui plus on vieillit, plus on a de belles dents,—autrefois il n'en était pas ainsi, l'art des Fattet était dans l'enfance. Pour dissimuler son défaut, l'impératrice avait toujours à la main un mouchoir de batiste garni de hautes dentelles; tout en causant, elle le portait toujours à son visage, et cela faisait l'effet d'un nuage de dentelle parfumée qui s'agitait autour d'elle. Elle poussa très loin ce luxe des mouchoirs et fut assurément la première femme qui eut des mouchoirs coûtant jusqu'à douze cents francs la pièce.

Cette mode qu'elle nous a léguée est charmante; aussi ne passera-t-elle pas comme ont fait tant de ridicules inventions créées par le besoin d'enlaidir les autres lorsqu'on ne pouvait pas parvenir à s'embellir soi-même.

Il y a moins de cinquante ans, une femme devait d'une année à l'autre renouveler complètement sa garde-robe sous peine de commettre le crime de lèse-élégance, car avec le système en vigueur, rien n'était plus facile que d'assigner une date certaine à chacune de ses parures.

Le tact et le goût sont des fleurs de la civilisation. Ayez, mes dames, une robe de toile et du goût et prenez en pitié les robes de velours mal choisies.

Le tact s'acquiert, le goût se forme, ils ont une origine commune: le désir de plaire bien compris.

RÉSIGNATION.

Quand elle descendait de la manufacture où elle travaillait, tous ceux qui n'étaient pas des sots ou des myopes s'arrêtaient sur son passage. Il y avait de la fierté douce et triomphante dans sa démarche, tant l'ensemble de sa personne imposait l'admiration plus encore que le désir. Car ces deux sentiments ne vont aisément de pair que chez les gens doués d'une fatuité extraordinaire. Il est vrai que ceux-ci sont moins rares que les créatures dont la beauté mérite ce religieux respect. Deux